

## L'ABBÉ JULES : DE ZOLA À DOSTOÏEVSKI

Lorsqu'il a publié *Le Calvaire*, le premier roman signé de son nom, en novembre 1886<sup>1</sup>, Octave Mirbeau, tardif "débutant" alors âgé de trente-huit ans, avait dû renoncer au dénouement qu'il avait initialement prévu et qui aurait nécessité des développements peu compatibles avec le format de la collection à 3 F. 50 : la rédemption de son anti-héros, Jean Mintié, au sein de la nature. Il s'est donc promis de lui donner une suite, qui se serait intitulée *La Rédemption* et dont il eût voulu faire "le chant de la terre". Cette prometteuse *Rédemption*, métaphore de celle de l'écrivain lui-même, désireux de racheter par la plume ses louches compromissions des années précédentes, sera régulièrement annoncée dans la *Nouvelle Revue* de Juliette Adam, qui a prépublié *Le Calvaire* en cinq livraisons et qui espérait visiblement rentabiliser ce premier succès. Las ! *La Rédemption* ne sera jamais écrite, et "la mère Adam" en sera pour ses frais. Sans doute parce que le romancier a présumé de ses forces et que le pamphlétaire et caricaturiste, qui avait fait ses armes dans la presse de combat, notamment *Les Grimaces*, et qui entamait tardivement sous sa propre casquette ses grandes luttes esthétiques et politiques pour le Beau et le Juste<sup>2</sup>, se sentait malhabile dans le maniement de la langue poétique qui eût été indispensable à ce projet mort-né. Toujours est-il qu'un autre projet conçu parallèlement allait seul trouver sa concrétisation : il s'agit d'"une grande nouvelle de 150 pages"<sup>3</sup> que Mirbeau promet au *Gil Blas* dès le début novembre 1886 et que le quotidien de René d'Hubert annonce le 10 février suivant sous un titre qui fleure bon la tradition du fabliau médiéval et des contes de Boccace : *Le Testament de l'abbé*. En l'absence de tout manuscrit de la défunte *Rédemption*, il est difficile de savoir si Mirbeau a réutilisé dans son nouvel opus, sinon des fragments, du moins des thèmes destinés au roman naufragé, mais l'hypothèse est plausible.

Quoi qu'il en soit, le projet a rapidement pris de l'ampleur, doublant même de volume, et surtout son orientation s'est notablement transformée : alors que le titre originel mettait visiblement l'accent sur la mystification posthume de Jules, le nouveau titre, *L'Abbé Jules*, adopté dès le 3 juin 1887, dans le contrat passé avec l'éditeur Paul Ollendorff, qui a déjà publié *Le Calvaire* et tous les romans "nègres" de Mirbeau<sup>4</sup>, implique que soit dorénavant placée au centre du roman la personnalité même de ce prêtre hors normes. On peut supposer, au vu du titre initial, que tous les épisodes devaient être agencés en vue de la scène finale, au risque de véhiculer, malgré qu'en ait le romancier matérialiste, une conception finaliste du roman, alors que, dans l'œuvre achevée, l'ouverture du testament n'est plus que l'aboutissement chronologique d'événements rapportés depuis la prime enfance du personnage, sans en être pour autant l'épisode essentiel, ni même la conséquence inéluctable, tant la personnalité de l'abbé est contradictoire et imprévisible. Du coup la contingence reprend ses droits...

Aux yeux d'un lecteur superficiel, et même à ceux d'Alphonse Daudet, qui y a vu "du Zola", pour le plus grand dépit du romancier, *L'Abbé Jules* — qui paraît, avec beaucoup de retard, le 13 mars 1888, après une prépublication en feuilleton dans le *Gil Blas* — semble s'inscrire tout naturellement dans le cadre de la conception naturaliste du roman, dont on retrouve en effet nombre d'ingrédients : insistance marquée sur les facteurs héréditaires qui déterminent la "vocation" et le déséquilibre de l'hystérique abbé<sup>5</sup> (mysticisme de la mère, alcoolisme et violence du père) et sur l'influence du milieu, étouffant et compressif ; analyse critique de la petite bourgeoisie provinciale, observée *in vivo* dans le cadre même où l'écrivain a passé son enfance (Rémalard et le Perche) ; obsession de la question d'argent, qui conditionne les comportements en même temps qu'elle entretient le *suspense* autour du testament ; place importante accordée à la vie sexuelle et aux

1 Voir notre introduction au *Calvaire*, mis en ligne par les Éditions du Boucher.

2 Voir notre édition de ses *Combats esthétiques*, Séguier, 1993, deux volumes, et de ses *Combats politiques*, Séguier, 1990.

3 Lettre à Paul Hervieu du 14 novembre 1886 (recueillie dans le premier volume de la *Correspondance générale*, comme les autres lettres de Mirbeau signalées dans les notes suivantes).

4 Cinq de ces romans écrits comme "nègre" vont être mis en ligne par les Éditions du Boucher au cours de l'année 2003 : *L'Écuyère*, *La Maréchale*, *La Belle Madame Le Vassart*, *Dans la vieille rue* et *La Duchesse Ghislaine*.

5 Voir l'article de Pierre Michel, "Les hystériques de Mirbeau", dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, 2002.

phantasmes érotiques du misérable abbé, qui donnent la mesure de ses pulsions mal refoulées ; choix d'un cas pathologique susceptible d'alimenter l'anticléricalisme populaire, celui du mauvais prêtre aux prises avec le démon de la chair et les doutes d'une raison en révolte, belle occasion de faire le procès de l'Église romaine, médiocre, vulgaire et hypocrite, et de la religion catholique, qui abêtit les esprits et empoisonne les corps et les âmes pour mieux assurer sa domination.

À ces éléments, qui semblent confirmer l'appartenance à la mouvance naturaliste, il conviendrait d'ajouter ce qui, peut-être, apparaît, à la réflexion, avec des variantes, comme le plus conforme au mode opératoire des frères Goncourt, d'Alphonse Daudet et d'Émile Zola lui-même : la référence à des modèles vivants, que le romancier a pu observer et étudier, quitte à les amalgamer, comme Zola l'a fait pour créer Nana ou Eugène Rougon. Ces modèles sont au nombre de trois.

Selon la tradition, vieille de plus d'un siècle, Mirbeau se serait inspiré de son oncle paternel, Louis-Amable Mirbeau (1813-1867), "prêtre libre" dont il évoquait jadis l'agonie, plutôt édifiante, dans une lettre de jeunesse<sup>6</sup> et dont la personnalité reste entourée de mystère : on ne sait rien de sa carrière ecclésiastique, pas grand-chose des années passées à Paris, où il a dirigé un pensionnat rue des Feuillantines, et j'ai retrouvé peu de traces de ses dernières années à Rémalard, dans l'Orne, où il est rentré au plus tard en 1859, comme l'atteste sa signature sur les registres paroissiaux à partir de cette date : en tant que vicaire du curé doyen Blanchetière<sup>7</sup>, il y a célébré des baptêmes et a procédé à des inhumations, jusqu'au mois de décembre 1865. Mystère au-delà. Est-ce pour des raisons de santé qu'il a cessé d'assumer ses fonctions ecclésiastiques pendant quinze mois ? Ou l'a-t-on délibérément écarté ? La deuxième hypothèse serait plutôt confortée par l'acte d'inhumation dressé par l'abbé Guibé le 28 mars 1867, et d'une inhabituelle sécheresse, contraire aux coutumières appréciations laudatives qui étaient d'usage pour les prêtres. Toujours est-il qu'aucun prêtre du voisinage ne s'est déplacé pour ses obsèques, ce qui tendrait à prouver que, comme Jules, il s'était attiré dans le clergé de solides inimitiés, sans que nous en sachions plus sur les éventuelles excentricités qu'il a pu commettre. Récemment un érudit du Perche, Max Coiffait, a découvert le testament de l'abbé Mirbeau : or il s'avère qu'il y est bien question d'une malle, et que, comme Jules, il exige que son exécuteur testamentaire procède à sa crémation<sup>8</sup> ! On comprend que cette malle mystérieuse ait entretenu les phantasmes du jeune Octave, et que, vingt ans plus tard, il ait caressé l'idée d'en tirer une longue nouvelle.

Quels que soient les traits que le romancier a empruntés à ce premier modèle, et qu'il est difficile d'évaluer, il les a combinés à ceux d'un autre ecclésiastique dissident, Jean-Louis Verger (1826-1857), dont le nom est précisément cité dans le roman, à l'occasion du retour de Jules à Rémalard-Viantais. "Prêtre libre", comme Jules et comme Louis-Amable, cet exalté était assoiffé de justice (il a pris la défense d'un homme accusé sans preuves) et de pureté doctrinale (il a dénoncé vigoureusement le dogme absurde de l'Immaculée Conception, adopté par l'Église catholique romaine le 8 décembre 1854). Comme Jules, il était aussi écœuré et révolté par l'hypocrisie toute puissante au sein d'une institution ecclésiastique tombée entre les mains de marchands et de pharisiens, ce qui lui a valu d'être "interdit", c'est-à-dire non autorisé à célébrer des offices. Privé de son gagne-pain, il a voulu se venger tout en posant un acte symbolique à fort retentissement, en vue, espérait-il, de la régénération du christianisme. Cet acte, ce fut le spectaculaire assassinat public, en pleine messe, de l'archevêque de Paris, Sibour, le 3 janvier 1857. Il l'accusait d'avoir soutenu le nouveau dogme contesté et de n'avoir rien fait pour empêcher sa propre interdiction, qui le réduisait à la mendicité. Au cours de son procès, qui s'est déroulé deux semaines plus tard, avec une rapidité exceptionnelle et hautement suspecte (il fallait de toute évidence faire un exemple), Verger a assumé hautement son acte et, avec une logique jamais prise en défaut et une éloquence hautaine, il a tenu tête à ses juges et dénoncé fermement une imposture qui a duré dix-huit siècles : il a été condamné à mort et guillotiné, sans avoir voulu se confesser ni recevoir les illusoires consolations

---

<sup>6</sup> *Lettres à Alfred Bansard des Bois*, Éditions du Limon, Montpellier, 1989, pp. 65-66.

<sup>7</sup> Mirbeau a donné le nom de Blanchetière au curé du *Calvaire*.

<sup>8</sup> Voir, sur Louis-Amable Mirbeau, l'article de Max Coiffait, à paraître en mars 2003 dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10.

d'un de ces prêtres qu'il avait vitupérés.

Il est un troisième modèle qui a enflammé à son tour l'imagination du romancier en lui inspirant le personnage de l'extraordinaire père Pamphile, l'une des créations romanesques les plus étonnantes : un vieux moine mendiant de l'ordre des Trinitaires — ordre jadis chargé de racheter des esclaves chrétiens tombés entre les mains de pirates barbaresques —, rencontré naguère à Cerfroid, au milieu des ruines de l'abbaye qu'il avait entrepris de reconstruire tout seul<sup>9</sup>.

Mais doit-on conclure de l'existence de ces modèles avérés que Mirbeau s'est pour autant rallié à la vulgate naturaliste ? Certainement pas ! D'abord, bien sûr, parce qu'il ne se soucie aucunement de copier bêtement et platement une "réalité" préexistante, à laquelle il ne croit pas : les modèles vivants ne sont jamais qu'un tremplin pour l'imagination, et il se livre aux amalgames et aux transpositions<sup>10</sup> qu'il juge utiles à sa fiction, sans se sentir aucunement obligé au respect d'une "vérité" historique (dont il s'est, d'ailleurs, toujours méfié<sup>11</sup>...). Ensuite et surtout, parce que Mirbeau a nourri ses créatures de sa chair et de son sang. Il aurait pu dire, pastichant Flaubert : "L'abbé Jules, le père Pamphile, c'est moi." À l'un il a donné tous ses déchirements, toutes ses tortures, tous ses remords pour ses années de prostitution journalistico-politique<sup>12</sup>, cette dualité permanente qu'attestaient ses lettres à Alfred Bansaard, et aussi son goût de la mystification, sa passion pour les livres, son amour exalté pour la nature, ses alternances de masochisme et de férocité, son éloquence passionnée, sa révolte métaphysique et sa nausée face à ses contemporains. À l'autre, il a prêté son idéalisme impénitent et toujours renaissant, en dépit d'expériences décevantes, cette espèce de "donquichottisme"<sup>13</sup> qui le pousse toujours à se fixer des missions impossibles, ce détachement de tout qui assure la véritable liberté et qu'il voudrait tant pouvoir faire sien, au risque de passer pour fou, comme son maître Tolstoï<sup>14</sup>. Rien à voir, décidément, avec les combinaisons de Zola, qui, à froid et avec distance, établit minutieusement les fiches de ses personnages et dose les ingrédients dont il a besoin pour faire progresser son roman.

En dépit des apparences superficielles, une nouvelle fois, ce n'est pas "du Zola" qu'il faut chercher dans *L'Abbé Jules*, pas plus que dans *Le Calvaire*. L'influence prédominante, mâtinée avec des réminiscences de Barbey d'Aurevilly, c'est celle de Dostoïevski, dont Mirbeau vient de lire *L'Idiot* avec un enthousiasme dont il s'empresse de faire part à son confident Paul Hervieu, tant les écrivains français lui semblent petits et fades face à ce "dénudeur d'âmes" : "Il n'y a rien, rien que des redites, cent fois dites. Goncourt, Zola, Maupassant, tout cela est misérable au fond, tout cela est bête ; il n'y a pas un atome de vie cachée — qui est la seule vraie. Et je ne m'explique pas comment on peut les lire, après les extraordinaires révélations de cet art nouveau qui nous vient de Russie<sup>15</sup>." La découverte de "la psychologie inquiétante et visionnaire" du grand Russe lui indique la voie à suivre pour renouveler un genre romanesque qui se meurt. Rejetant aussi bien l'analyse psychologique "au scalpel"<sup>16</sup>, plaquée et artificielle, dont se gargarise Paul Bourget, disciple de Taine et psychologue autoproclamé, que le schématisme pseudo-scientifique de Zola, qui réduit ses personnages à des mécanismes sans âme, et par conséquent sans vie à ses yeux — comme *La Terre* vient de lui en apporter une éclatante confirmation<sup>17</sup> —, Mirbeau aimerait faire sentir, au-delà des

---

9 Sur ces modèles, voir l'article de Pierre Michel, "Aux sources de *L'Abbé Jules*", *Littératures*, Université de Toulouse, n° 30, février 1994, pp. 73-87.

10 Ainsi l'abbaye du père Pamphile, de Cerfroid, dans l'Aisne, est déplacée dans la forêt de Réno, dans le Perche, à quelques encablures de Rémalard.

11 Pour lui, l'histoire est toujours faite par les vainqueurs, et véhicule des mythes fabriqués de toutes pièces, et qui sont autant de mystifications *ad usum populi*.

12 Mirbeau s'est vendu pendant douze ans à la presse réactionnaire, comme Jules s'est vendu pendant le même laps de temps à l'Église de Rome.

13 Mirbeau emploie lui-même ce mot dans une lettre à Guy de Maupassant.

14 Mirbeau a intitulé "Un fou" un article consacré à Tolstoï et paru dans *Le Gaulois* du 2 juillet 1887, c'est-à-dire pendant la rédaction de *L'Abbé Jules*.

15 Lettre de Mirbeau à Paul Hervieu du 20 juin 1887.

16 L'expression est de Paul Bourget lui-même, mais sous la plume de Mirbeau elle est employée avec une évidente ironie. Quand il rédige *L'Abbé Jules*, Mirbeau est encore lié d'amitié avec Bourget, mais la rupture ne va pas tarder, et il fera désormais du romancier mondain sa tête de Turc préférée.

17 Sur Mirbeau et *La Terre*, voir notre biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Séguier, 1990, pp.

apparences, des gestes, des propos, des comportements d'un personnage saisi de l'extérieur, son âme profonde, les balbutiements de sa personnalité, occultée par les règles sociales ou dévoyée par suite des refoulements sexuels liés à l'imprégnation religieuse. Bref, à une connaissance froide et désincarnée, il entend substituer la vie psychique dans toute sa complexité, ses fluctuations, ses contradictions, ses ténèbres. Suggérer au lieu de tout dire. Montrer en actes au lieu d'analyser en mots.

Cette âme déchirée qu'il s'agit de faire revivre, avec son mystère insondable et ses ténèbres lourdes d'angoisse, c'est celle d'un prêtre, victime de la "*perpétuelle disproportion entre les rêves de l'intelligence et les appétits de la chair*", selon la formule de Georges Lecomte<sup>18</sup>. Non pas un prêtre satanique qui a volontairement choisi la damnation, comme Riculf d'*Une Histoire sans nom* de Barbey d'Aurevilly. Encore moins le vulgaire curé de campagne dévoyé par les charmes d'une de ses paroissiennes, ou qui mène au vu et au su de tous une vie de ménage avec sa gouvernante-maîtresse. Pas davantage l'ambitieux qui décide, à froid, d'entrer dans les ordres pour y faire carrière, à l'instar de Julien Sorel, à qui Jules emprunte cependant les analyses sans concession de l'âme des prêtres<sup>19</sup>. Ni même le pauvre curé obligé, par la misère, de "grimacer" et de jouer un rôle pour lequel il n'éprouve que de la répulsion, comme le fameux curé Meslier<sup>20</sup>, dont le testament, plus d'un siècle avant celui de Jules, a suscité un beau scandale. Mais une âme d'exception, assoiffée d'absolu, exaltée, en quête d'un idéal qui perpétuellement se dérobe, et partant blessée en permanence par les grossièretés de la vie, "*un grand torturé ballotté sans rémission du désir à la satiété, de l'assouvissement au remords, de la tendresse la plus spontanée, la plus fraîche, la plus puérile, à la haine la plus atroce*", un "*amant passionné de la vie, et que la vie rejette, à chaque assaut, vers les ténèbres, vers la mort*", bref un "*idéaliste acharné dont l'Idéal ne veut point*"<sup>21</sup>, comme l'écrit avec pertinence Paul Desanges. "*Un damné*", pour Maupassant<sup>22</sup>, qui retrouve en lui un écho de ses propres souffrances. "*Un douloureux camarade*", pour Stéphane Mallarmé<sup>23</sup>, qui voit à juste titre en Jules la douloureuse incarnation de l'humaine condition.

Même si l'anticléricalisme de Mirbeau s'y donne libre cours, à la faveur de la peinture des mesquineries ecclésiastiques, on ne saurait en aucune façon réduire *L'Abbé Jules* à une vulgaire "étude de mœurs cléricales", à la façon des naturalistes pour lesquels il n'a que mépris, parce qu'ils ne perçoivent que l'apparence superficielle des êtres et des choses. Car, par-delà la démystification d'une institution rétrograde, aliénante et obscurantiste, et d'une pseudo-morale hypocrite, répressive et contre-nature — démystification opérée notamment par le truchement du scandaleux testament en forme d'expérimentation<sup>24</sup> —, c'est toute l'organisation sociale que Mirbeau remet radicalement en

---

334-337.

18 Georges Lecomte, "L'Œuvre d'Octave Mirbeau", *La Grande Revue*, mars 1917, p. 28.

19 Il convient de rappeler que, dans un des tout premiers textes littéraires signés de son nom, un conte de 1882 intitulé "Un raté" et recueilli dans le tome II des *Contes cruels* (Les Belles Lettres, 2000), le personnage qui fait le "nègre", comme Mirbeau à l'époque, s'appelle précisément Sorel.

20 C'est Voltaire qui a publié en 1762 un *Extrait du testament de Jean Meslier*, curé d'Étrépany (1664-1729), après en avoir, de son propre aveu, beaucoup corrigé la forme, ce qui l'a fait longtemps soupçonner d'en être le véritable auteur. Il en donnera une seconde version six ans plus tard, sous le titre de *Sentiments du curé Meslier*. Il s'agit d'une virulente dénonciation de l'Église catholique romaine et un bréviaire, si l'on ose dire, d'un matérialisme radical et d'un communisme révolutionnaire.

21 Paul Desanges, *Octave Mirbeau*, 1916, p. 47. Cette formule n'est pas sans faire penser à l'analyse janséniste de la Phèdre de Racine, à qui la grâce a manqué. Mais dans le monde de Mirbeau, où Dieu ne brille que par son absence et où l'homme n'a même pas la consolation de s'en prendre à lui de ce "crime" qu'est l'univers, aucune grâce n'est même envisageable. Son pessimisme est sans rémission, alors que celui de Pascal n'est que transitoire et débouche, à la fin de son célèbre "Pari", sur un abêtissement volontaire du quêteur de Dieu susceptible de lui attirer la grâce d'en haut. Rien de tel chez Mirbeau : son univers est clos et dépourvu de tout espoir. Voir Pierre Michel, "Le matérialisme de Mirbeau", dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997, et *Lucidité, désespoir et écriture*, Société Octave Mirbeau - Presses de l'université d'Angers, 2001.

22 Lettre de Maupassant à Mirbeau, sans date, catalogue de la vente du 19 juin 1970, à l'Hôtel Drouot.

23 *Correspondance* de Stéphane Mallarmé, Gallimard, t. III, p. 184. Mirbeau se plaira à citer cette formule de son grand ami et admirateur, auquel il voue un culte.

24 Selon les principes de la méthode expérimentale — dont se réclame abusivement Zola, qui ne procède en réalité à aucune expérience —, Jules lance une expérience destinée à vérifier l'hypothèse sur laquelle il a bâti son testament.

cause ; et, plus décisif encore, c'est toute la tragédie de notre misérable condition vouée à la dérégulation qu'il nous dépeint.

Héritier des cyniques grecs<sup>25</sup> et de leur entreprise de “*falsification*”, il se livre tout d'abord à une mise à nu des institutions et des valeurs que nous sommes conditionnés à respecter sans nous poser de questions : la famille est un étouffoir, quand ce n'est pas un lieu d'exploitation de l'enfant, comme chez les Robin, et l'argent y corrompt les liens les plus sacrés ; ceux qu'il est accoutumé d'appeler les “*honnêtes gens*” ne sont en réalité que “*de tristes canailles*”, même le brave et dévoué Dr Dervelle, que sa faiblesse rend complice de sa femme, froide et âpre au gain ; le système appelé “*justice*”, par antiphrase sans doute, “*est une infamie*”, comme l'illustre l'exemple du caricatural juge Robin ; les idéaux, auxquels aspirent les meilleurs des hommes, se révèlent à l'expérience terriblement homicides ; l'école apparaît comme une dangereuse corruption de l'instinct<sup>26</sup> ; et la société dans son ensemble nous est présentée comme une vaste entreprise de compression de toutes les forces de vie, auxquelles elle voudrait parvenir à substituer “*l'artificiel fantoche, la mécanique poupée de civilisation, soufflée d'idéal... l'idéal d'où sont nés les banquiers, les prêtres, les escrocs, les débauchés, les assassins et les malheureux*” — énumération typiquement mirbellienne, qui nous interpelle et nous invite à nous interroger sur nos propres valeurs, à jeter sur les choses un regard neuf et à prendre en horreur la société qui nous écrase et nous mutile.

Quant à la vision de l'humaine condition, où se conjuguent les influences de Pascal et de Baudelaire, dûment laïcisés, de Dostoïevski et de Schopenhauer, elle est imprégnée du plus noir pessimisme. La vie, farce sinistre sans rime ni raison, est éminemment absurde, et la sagesse consiste à la regarder en face en toute lucidité, sans illusions ni espérances, plutôt que d'y chercher vainement un sens et une fin ; la souffrance lui est consubstantielle, et l'homme oscille en permanence entre l'inassouvissement et la satiété, entre l'agitation stérile — ce que Pascal nommait le “*divertissement*” — et un ennui irrémédiable ; le mal est inhérent à la nature humaine, soumise à des lois impitoyables et inconnaissables<sup>27</sup>, et la bonne volonté de l'individu ne saurait suffire à l'endiguer ; la pensée permet bien à l'homme de concevoir un idéal, mais non de l'atteindre, et il est constamment déchiré entre deux “*postulations*” — pour reprendre l'expression de Baudelaire — simultanées et contradictoires. Dans une existence faite d'angoisses et de douleurs, qui n'est qu'un interminable supplice, la mort, si souvent source d'effroi, ne devrait plus être à craindre<sup>28</sup>, puisqu'elle est le retour dans le grand sein de la nature où l'âme s'éparpille : “*Elle n'est que la délivrance de l'homme, le retour du prisonnier de la vie à sa véritable patrie, au néant bienfaisant et doux.*” En attendant l'heure de cette libération, il ne reste plus au sage, dont la seule et modeste ambition est de diminuer l'emprise de la souffrance et d'alléger ce pensum qu'est la vie, à l'instar des bouddhistes et de Schopenhauer, qu'à entreprendre une difficile ascèse pour se détacher peu à peu de tout ce qui pèse, entrave, angoisse ou déçoit. Par delà l'ataraxie des épicuriens et des stoïciens, c'est au renoncement, au nirvana<sup>29</sup>, qu'aspire l'abbé Jules, double du romancier : “*Ne pas sentir ton moi, être une chose insaisissable, fondue dans la nature comme se fond dans la mer une goutte d'eau qui tombe du nuage, tel sera le but de tes efforts.*”

Du coup, l'abbé Jules n'est plus seulement une exception scandaleuse par le caractère paroxystique de ses déchirements et par les provocations sacrilèges dont il se rend coupable aux yeux du *profanum vulgus* : il est l'incarnation, au sens littéral du terme, de l'homme doté de pensée et condamné à chercher sa voie, sans boussole ni lanterne, dans ce labyrinthe jardin des supplices

---

25 Voir l'article de Pierre Michel, “Mirbeau le cynique”, dans le n° “Mirbeau-Sartre” de *Dix-neuf / Vingt*, n° 10, octobre 2000, pp. 11-24.

26 Voir la communication de Pierre Michel, “Mirbeau et l'école”, dans les Actes du colloque Vallès-Mirbeau de Montpellier (*Autour de Vallès*, n° 31, 2001).

27 Au premier rang de ces lois qui régissent le monde à notre insu, Mirbeau place ce qu'il appelle “*la loi du meurtre*” (pour sa part, Sacher-Masoch y voyait “*le legs de Caïn*”).

28 Sur la vision mirbellienne de la mort, on peut se reporter aux deux communications de Pierre Michel et de Samuel Lair dans les Actes du colloque de Lorient sur *Les représentations de la mort*, Presses de l'Université de Rennes, décembre 2002, pp. 197-212 et 213-222.

29 Rappelons que Mirbeau a précisément signé du pseudonyme de Nirvana ses *Lettres de l'Inde* de 1885, publiées par nos soins en 1991 aux Éditions de l'Échoppe, Caen.

qu'est la vie. Il n'est certes pas un modèle que le romancier proposerait pour l'édification de ses lecteurs, mais il est un exemple, pédagogiquement choquant, des effets combinés d'une éducation compressive et d'une société aliénante, dans un univers où tout marche à rebours des aspirations humaines. À ce titre, si répulsif et haïssable qu'il paraisse bien souvent, il n'en est pas moins un frère douloureux dans lequel chacun d'entre nous peut se reconnaître ou se projeter.

Pour mettre sur pied "*un pareil quelqu'un*", comme l'écrit l'admiratif Mallarmé, il a fallu transgresser bien des règles de bienséance et choquer le confort moral et intellectuel de bien des lecteurs. Avec *L'Abbé Jules*, Mirbeau poursuit sa mise à nu des "*grimaces*<sup>30</sup>" des dominants en recourant une nouvelle fois à une pédagogie de choc, dans la continuité de celle des cyniques grecs, dans l'espoir de modifier le regard de ses contemporains : il exhibe les hideurs de l'âme humaine autant que les turpitudes sociales, en vue d'obliger la société à se voir telle qu'elle est et "*à prendre horreur d'elle-même*", comme il l'écrivait dès 1877. Non seulement il a choisi un héros en perpétuelle rébellion et bien propice à scandaliser les bien-pensants, mais il ne recule pas devant nombre de scènes délibérément choquantes qui nous obligent à considérer les choses sous un jour nouveau : pensons à l'agonie fort peu édifiante du frénétique abbé, si contraire à l'image conventionnelle et aseptisée de la mort que nous donne la littérature rassurante, à l'eau de rose, ou bien à la scène où le père Pamphile est à quatre pattes chez le grossier Lebreton, prêt aux pires avanies et humiliations, qui ne le blessent même plus, parce qu'il est parvenu à un total détachement pour "*réaliser l'absolu*", selon la belle formule du poète Georges Rodenbach<sup>31</sup>.

En même temps qu'il transgresse l'hypocrite bienséance, dont la fonction est de "*taire le mal*" avant toutes choses<sup>32</sup>, il choque roidement les habitudes culturelles de son lectorat, nonobstant l'empreinte du modèle naturaliste. De fait, il s'engage sur des voies nouvelles, où l'influence de Dostoïevski et de Tolstoï se combine à celles de Barbey et des frères Goncourt, et multiplie les audaces littéraires. En premier lieu, il renonce à toute intrigue *stricto sensu* : il n'y a ni nœud, ni dénouement, et, si l'ouverture du testament provocateur, suivie de l'*auto-da-fe* de la mystérieuse malle, constitue bien le terme du récit, elle ne constitue pas pour autant, on l'a vu, l'aboutissement inéluctable de tout ce qui précède. En second lieu, le récit progresse d'une façon non linéaire : après un début *in medias res*, il s'interrompt, dès le chapitre III, par un retour en arrière d'une longueur inaccoutumée, qui représente près de la moitié de l'œuvre, et qui est lui-même coupé de deux autres retours en arrière de moindre importance, consacrés à l'évêque et au père Pamphile ; et le récit progresse, si l'on ose dire, de digression en digression, sans ligne directrice apparente, comme si le romancier écrivait au fil de la plume, dans sa course contre le feuilleton<sup>33</sup>, sans se soucier de faire entrer de force sa surabondante matière dans un cadre préétabli. En troisième lieu, il adopte, par rapport à son personnage central, un point de vue d'extériorité : Jules est toujours vu à travers le regard, évidemment subjectif, de son neveu, qui n'est pas encore à même de comprendre grand-chose à ce qu'il perçoit et qui, travaillé par la quête d'identité au moment de la puberté, tend à se projeter spéculativement dans le récit qu'il nous donne, d'où une atmosphère de mystère et d'angoisse, qui confine au fantastique ou à l'hallucination, et qui ne nous fournit pas la moindre garantie de la véridicité du récit, contrairement aux présumés des romans se réclamant du réalisme. En quatrième lieu, renonçant à l'omniscience du narrateur, qui est de règle chez Balzac et Zola, Mirbeau alimente la curiosité du lecteur, autant que celle des protagonistes, en se gardant bien de dissiper les mystères et de déchiffrer les énigmes, à l'instar du *Connétable des Lettres*, Barbey d'Aurevilly ; et il laisse subsister dans la vie de son héros un trou de six années, qui ne manque pas

---

30 Rappelons qu'en 1883 Mirbeau a dirigé pendant six mois un hebdomadaire de combat anti-opportuniste au petit format, ancêtre du *Canard enchaîné*, qui s'intitulait précisément *Les Grimaces*. Ce mot de "*grimaces*" est emprunté à Pascal, et désigne notamment tout ce qui trompe l'imagination des faibles.

31 Georges Rodenbach, *L'Élite*, Fasquelle, 1899, p. 152.

32 Mirbeau met la formule dans la bouche du baron Courtin, au premier acte de sa dernière grande comédie, *Le Foyer*, représentée à la Comédie-Française en décembre 1908 (texte recueilli dans mon édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, 2003, tome IV).

33 Le roman est prépublié en feuilleton dans les colonnes du *Gil Blas* à partir du 24 décembre 1887, alors que le romancier est très loin d'en avoir terminé, d'où une épuisante course contre la montre pour ne pas être rattrapé par son feuilleton...

d'exciter l'imagination de son frère (“*mais qu'a-t-il pu fabriquer à Paris ?*”) et qui ne sera jamais comblé, contrairement à toutes les règles narratives en usage. En cinquième lieu, le romancier manifeste une grande désinvolture en multipliant les infractions aux codes romanesques : d'abord, il transgresse le code de vraisemblance, qui régit la relation entre l'œuvre et le “réel” auquel elle est censée se référer (ainsi certains personnages sont trop caricaturaux pour être jugés “vraisemblables” ; de même le père Pamphile se voit attribuer soixante années de vagabondage et de mendicité, ce qui paraît fort excessif ; ou encore les effets du mandement de l'évêque, bien qu'ils soient inspirés de faits récents<sup>34</sup>, semblent bien disproportionnés et relèvent de l'apologue) ; ensuite il transgresse le code de la crédibilité romanesque, qui vise à assurer la cohésion interne à l'œuvre, indépendamment de tout référent extérieur, en vue de susciter l'adhésion du lecteur : ainsi, Mirbeau ne se soucie pas le moins du monde de maintenir jusqu'au bout la fiction de l'extériorité, et le narrateur adolescent rapporte quantité de scènes auxquelles il n'a pas assisté et qui n'ont pu lui être rapportées, et il parvient même à pénétrer par effraction dans l'âme de son oncle pour nous faire vivre, de l'intérieur, toutes les tempêtes qui le secouent, au risque de susciter le soupçon dans l'esprit du lecteur sur le crédit à accorder à son récit.

Histoire de désarçonner davantage encore son lectorat, Mirbeau se refuse à tout manichéisme et à tout agencement de nature à lui faire accepter une thèse prédigérée. S'il est vrai, on l'a vu, qu'il a prêté à son héros bien de ses préoccupations et de ses analyses, il n'a cure de faire de lui son porte-parole et il lui prête quantité de vilenies, de contradictions et d'incohérences<sup>35</sup> qui interdisent de lui accorder sa foi. Du même coup, il nous met en face de nos propres contradictions, qui sont aussi les siennes et celles de son personnage : il ne nous propose aucune alternative, et la “vérité”, qui semble inaccessible, se dérobe au fur et à mesure qu'on croit naïvement pouvoir l'êtreindre. Mirbeau est un inquieteur, un empêqueur de penser en rond, c'est-à-dire de ne pas penser du tout !

Des Trissotins de la critique de l'époque, et aussi, hélas ! des universitaires misonéistes de la nôtre, par trop attachés aux usages romanesques, n'ont pas manqué de relever tous ces manquements et de les juger sévèrement, comme si le romancier n'avait pas été capable de faire mieux et de se couler dans le moule du roman bien calibré et bien construit... En réalité, il faut y voir un effort, d'autant plus méritoire qu'il est plus difficile de le mener à bien, pour accéder à la modernité en se libérant du carcan de règles arbitraires et mutilantes. Mais cette émancipation ne peut se faire d'un seul coup, et on sent parfois le romancier hésitant, comme s'il était effrayé de sa propre audace et craignait d'être allé trop loin sur la voie de l'innovation, au risque de n'être plus suivi par la majorité de ses lecteurs. Tout se passe comme s'il avait été confronté au dilemme suivant : ou bien tout expliquer, mettre à nu les rouages de son personnage, afin que ses lecteurs l'acceptent plus facilement, mais au risque de ramener l'exception à la règle et de détruire la fascination qu'il exerce ; ou bien s'en tenir au choix de l'extériorité et ne rien expliquer, afin de préserver son mystère et son épaisseur, mais au risque de donner, à un public accoutumé à ce qu'on lui apporte une vision sécurisante du monde, une impression d'incohérence, voire de “*désorbitement*”, comme il dit.

Mais n'est-ce pas précisément par son caractère hybride, lié à ces hésitations, que *L'Abbé Jules* a le plus de chances de nous toucher aujourd'hui ? Il s'agit d'un véritable roman, avec des personnages bien vivants, des milieux reconnaissables, des événements plausibles, des sentiments que chaque lecteur est apte à éprouver, et une vision du monde propre au romancier-artiste, qui met en œuvre toutes les ressources de sa palette impressionniste pour faire partager son émotion à ses lecteurs, qui peuvent donc “marcher” et être sensibilisés. Mais il n'est pas coulé dans le moule traditionnel, dont la vie déborde constamment, et il ouvre la voie à toutes les audaces de la modernité, sans sombrer pour autant dans l'œuvre élitiste et réfrigérante destinée aux *happy few*. Il

---

34 Il s'agit d'un mandement de l'évêque de Sées (dans l'Orne), qui a mis le monde politique en ébullition en 1885, à cause de sa condamnation de la politique scolaire des républicains. À ce moment-là, Mirbeau séjournait précisément dans l'Orne, au Rouvray, près de Laigle, et a pu suivre toutes les péripéties de l'affaire. Sur ce point, voir l'article de Pierre Michel dans *Littératures*.

35 Par exemple, quand il met en œuvre l'éducation négative préconisée par Rousseau dans l'*Émile*, Jules ne se soucie aucunement de développer l'esprit d'observation ni l'esprit critique de son élève, et il conserve le système carotte-bâton, en se contentant d'inverser la hiérarchie des valeurs (il encourage l'ignorance en la récompensant).

n'est donc pas étonnant qu'il exerce encore aujourd'hui un étonnant pouvoir de fascination.

Pierre MICHEL

## POUR EN SAVOIR PLUS

### 1. Ouvrages généraux sur Mirbeau :

Les deux ouvrages principaux sont :

- Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Séguier, 1990, 1020 pages.
- Michel, Pierre, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, 390 pages.

Autres publications :

- Carr, Reginald, *Anarchism in France - The Case of Octave Mirbeau*, Manchester University Press, 1977, 190 pages.
- Desanges, Paul, *Octave Mirbeau*, Librairie d'Action d'Art - Les Forgerons, 1916, 61 pages.
- Elder, Marc, *Deux essais - Octave Mirbeau, Romain Rolland*, Crès, 1914, 52 pages.
- Herzfeld, Claude, *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, Nizet, 1992, 107 pages.
- Herzfeld, Claude, *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau*, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 2001, 105 pages.
- Lloyd, Christopher, *Mirbeau's fictions*, University of Durham, 1996, 114 pages.
- McCaffrey, Enda, *Octave Mirbeau's literary intellectual evolution as a French writer*, Edwin Mellen Press, Lewiston (N.-Y.), 2000, 246 pages.
- Michel, Pierre, et Cesbron, Georges (éd.), *Octave Mirbeau*, Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, 480 pages.
- Michel, Pierre (éd.), *Colloque Octave Mirbeau*, Actes du colloque du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, 1994, 140 pages.
- Michel, Pierre, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, Éditions À l'écart, Reims, 1993, 65 pages.
- Michel, Pierre, *Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau, 1998 (rééd. 2000), 48 pages.
- Michel, Pierre, *Lucidité, désespoir et écriture*, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 2001, 89 pages.
- Pilon, Edmond, *Octave Mirbeau*, Bibliothèque Internationale d'Édition, 1903, 42 pages.
- Revon, Maxime, *Octave Mirbeau*, 1924, 76 pages.
- Schwarz, Martin, *Octave - Mirbeau, vie et œuvre*, Mouton, La Haye, 1965, 205 pages.

Revue :

- Dossier "Octave Mirbeau", *Cahiers naturalistes*, n° 64, 1990, 100 pages, réalisé par Pierre Michel.
- Numéro "Octave Mirbeau" de *L'Orne littéraire*, juin 1992, 105 pages, réalisé par Pierre Michel.
- Numéro "Octave Mirbeau" d'*Europe*, mars 1999, 140 pages, coordonné par Pierre Michel.
- Numéro "Mirbeau-Sartre écrivain" de *Dix-neuf / Vingt*, Eurédit, n° 10, octobre 2000, 116 pages, coordonné par Éléonore Roy-Reverzy.
- Numéro "Vallès-Mirbeau, journalisme et littérature" de *Autour de Vallès*, n° 31, décembre 2001, coordonné par Marie-Françoise Montaubin, 317 pages.
- Numéro "Octave Mirbeau" de *Lettres actuelles*, à paraître en 2003, réalisé par Pierre Michel.
- Dix numéros des *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, Société Octave Mirbeau, 1994-2003, 3600 pages en tout ; rédacteur en chef : Pierre Michel.

### 2. Études de L'Abbé Jules

- Baffleuf, Stéphanie, *L'Hypocrisie vue des coulisses - Écriture et subversion dans les romans de Mirbeau et Darien*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Limoges, 1996, 119 pages.
- Briaud, Anne, "Mirbeau et Schopenhauer", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 8, avril, 2001, pp. 219-227.
- Cabanès, Jean-Louis, "Le Discours sur les normes dans les premiers romans de Mirbeau", in Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 153-164.
- Coiffait, Max, "Louis-Amable Mirbeau", à paraître en mars 2003 dans les *Cahiers Octave*

Mirbeau, n° 10.

- Coiffait, Max, "Enquête sur deux personnages du romancier Octave Mirbeau - L'oncle Louis amable et une dame sans crinoline dans la malle de l'abbé Jules", *Cahiers percherons*, n° 2, 2003, pp. 14-32.
- Cornille, Charles-Edmond, *Sur quelques dégénérés dans les œuvres d'Octave Mirbeau*, thèse de médecine, Faculté de médecine de Lille, 1920, pp. 11-29.
- Della Vedova, Alice, *L'Œuvre romanesque d'Octave Mirbeau, tesi di laurea* dactylographiée, université d'Udine, 1992, pp. 83-106.
- Duret, Serge, "Portrait en négatif - Jules, l'abbé à la triste figure", *Lettres actuelles*, numéro spécial "Octave Mirbeau", à paraître en 2003.
- Éperdussin, Delphine, *Le Discours sur l'éducation dans l'œuvre autobiographique d'Octave Mirbeau*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université Stendhal Grenoble III, juin 2000, 122 pages.
- Fiorentino, Francesco, "Uno scrittore politicamente scorretto", préface de *Il reverendo Jules*, Marsilio editori, Venise, mai 2003, pp. 7-20.
- Giaufret-Colombani, Hélène, "Vallès-Mirbeau : la mise en scène de la parole dans les romans autobiographiques", *Vallès-Mirbeau - Journalisme et littérature, Autour de Vallès*, n° 31, Saint-Étienne, pp. 227-252.
- Grenaud, Céline, *L'Image de l'hystérie dans la littérature de la seconde moitié du XIXe siècle*, thèse de doctorat dactylographiée, Université de Paris IV – Sorbonne, décembre 2004, 956 pages [sur *L'Abbé Jules*, voir surtout pp. 47-53 et 118-128].
- Grenaud, Céline, "Les Doubles de l'abbé Jules, ou comment un hystérique peut en cacher un autre", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 13, à paraître en mars 2006
- Hagerty, Joseph, "Relative realities and specular images in Octave Mirbeau's *L'Abbé Jules*", *Excavatio*, Livingston (Texas), vol. IX, 1997, pp. 1-9.
- Juin, Hubert, préface de *L'Abbé Jules*, U. G. E., 10/18, 1977, pp. 5-31.
- Ladogana, Silvia, *Fenomenologia della tentazione ne "L'Abbé Jules" e "Sébastien Roch"*, tesi di laurea dactylographiée, université de Bari, octobre 2004, 136 pages.
- Lair, Samuel, "À propos d'une représentation dans l'œuvre d'Octave Mirbeau : la mort, de la sanction à la reconnaissance", Actes du colloque de Lorient sur *Les représentations de la mort*, Presses Universitaires de Rennes, 2002, pp. 213-222.
- Lair, Samuel, *Le Mythe de la Nature dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, thèse dactylographiée, université de Brest, 2002, pp. 122-155.
- Lambert, Emmanuelle, "L'Écriture du corps dans les *Romans autobiographiques* de Mirbeau", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 2, 1995, pp. 39-46.
- Lamon, Nicole, "*L'Abbé Jules*", ou les formes de la révolte chez Octave Mirbeau, mémoire de maîtrise dactylographié, 1997.
- Lemarié, Yannick, "Jules Dervelle et Ovide Faujas : deux curés en enfer", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, mai 1999, pp. 100-121..
- Logli, Elisa, *L'Impronta naturalista nella trilogia "aitobiografica" di Octave Mirbeau, tesi di laurea* dactylographiée, Université de Florence, novembre 2000, 144 pages.
- Lustenberger, Christophe, *La Représentation de la faute dans les œuvres romanesques d'Octave Mirbeau*, mémoire de D. E. A. dactylographié, Université de Paris-III, juin 1999, 95 pages, *passim*.
- Marquer, Bertrand, *L'Hystérie dans "L'Abbé Jules" et "Le Jardin des supplices" d'Octave Mirbeau*, mémoire de D.E.A. dactylographié, université de Paris VIII, juin 2001, 79 pages.
- Marquer, Bertrand, "L'Hystérie comme armz polémique dans *L'Abbé Jules* et *Le Jardin des supplices*", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 12, mars 2005, pp. 52-68.
- Michel, Pierre, "Aux sources de *L'Abbé Jules*", *Littératures*, Université de Toulouse, n° 30, février 1994, pp. 73-87.
- Michel, Pierre, éd. de Mirbeau, *Combats pour l'enfant*, Vauchrétien, Ivan Davy, 1990, pp. 53-60.
- Michel, Pierre, "Huysmans et *L'Abbé Jules*", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 7, à paraître en mai 2000.
- Michel, Pierre, "Introduction", in *Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, Buchet/Chastel - Société

Octave Mirbeau, 2000, t. I, pp. 307-318.

- Michel, Pierre, "Octave Mirbeau et l'autobiographie", *Revue des Lettres et de Traduction*, Université Saint-Esprit, Kaslik (Liban), n° 7, mars 2001, pp. 435-445.

- Michel, Pierre, "Mirbeau le cynique", *Dix-neuf / Vingt*, n° 10, septembre 2002, pp. 11-24.

- Michel, Pierre, "Les Hystériques de Mirbeau", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, mars 2002, pp. 17-38.

- Michel, Pierre, "La Correspondance d'Octave Mirbeau et ses romans autobiographiques", à paraître en 2003, dans *Lettre et critique*, Actes du colloque de Brest d'avril 2001.

- Michel Pierre, "Mirbeau et l'hystérie", in *L'Imaginaire de la maladie dans la littérature du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle en France et à l'étranger*, Actes du colloque d'Angers, Presses de l'université d'Angers, à paraître au printemps 2003.

- Michel, Pierre, "Maupassant et *L'Abbé Jules*", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 11, à paraître en mars 2003.

- Planchais, Jean-Luc, "La Mère fatale, clé d'un faux naturalisme dans les trois premiers romans d'Octave Mirbeau", in Actes du colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, pp. 165-172.

- Proriol, Nathalie, *Temporalité et points de vue : étude sur L'Abbé Jules d'Octave Mirbeau*, mémoire de D.E.A. dactylographié, université de Saint-Étienne, 2001, 105 pages.

- Proriol, Nathalie, "La Temporalité dans *L'Abbé Jules*", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, mars 2002, pp. 77-112.

- Quaruccio, Virginie, *La Passion de la femme*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université d'Avignon, 1998 (*passim*).

- Rack, JeanYves, *Mirbeau et le naturalisme d'après "Le Calvaire", "L'Abbé Jules" et "Sébastien Roch"*, D. E. S. dactylographié Université de Besançon, 1968.

- Roussel, Lucie, *Cauchemars et hallucinations chez Mirbeau – Les enjeux d'une association in "L'Abbé Jules", "Dans le ciel" et "Les 21 jours d'un neurasthénique"*, mémoire de D.E.A. dactylographié, université de Metz, juin 2004, 117 pages.

- Roy-Reverzy, Éléonore, "Le Mythe de la nature dans l'œuvre de Mirbeau", dans les Actes du colloque de Clermont-Ferrand sur *Les Mythes de la décadence*, C. R. L. M. C., Clermont-Ferrand, 2001, pp. 23-36.

- Saulquin, Isabelle, *L'Anarchisme littéraire d'Octave Mirbeau*, thèse dactylographiée, Université de Paris IV - Sorbonne, 1996, pp. 90-152 et 343-494.

- Séveno, Anne-Laure, "L'Enfance dans les romans autobiographiques de Mirbeau : démythification et démythification", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997, pp. 160-180.

- Sylvos, Françoise, "Cahiers du CRLMC, *Rire des Dieux*", dir. D. Bertrand et V. Gély-Ghedira, 2000, pp. 371-380.

- Tienda-Jones, Florence de, *Essai sur la lecture textanalytique des trois premiers romans d'Octave Mirbeau*, thèse de troisième cycle, dactylographiée, Université de Besançon, 1987, pp. 27-42, 108-147, 188-190, 240-256.

- Vibert, Bertrand, "Celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas - Villiers de l'Isle-Adam et Octave Mirbeau", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, mars 2002.

- Wald Lasowski, Patrick et Roman, "Ecce homo", préface des *Romans autobiographiques* de Mirbeau, Mercure de France, 1991, (pp. V-VII, XIV-XV et XX-XXIII).

- Ziegler, Robert, "Pour fabriquer un rien : From education to anarchy in Octave Mirbeau", *Degré second*, États-Unis, n° 10, septembre 1986, pp. 23-30.

- Ziegler, Robert, "Birth and the book : The Incunabulum in Octave Mirbeau's *L'Abbé Jules*", *Dalhousie french studies*, Canada, n° 36, automne 1996, pp. 100-112.

### 3. Fonds Octave Mirbeau

Un Fonds Octave Mirbeau, ouvert aux chercheurs, a été constitué à la Bibliothèque Universitaire d'Angers. Il comprend toutes les œuvres de Mirbeau en français, ses quelque 2000 articles, 125 traductions en une vingtaine de langues, tous les livres, toutes les études universitaires et tous les articles consacrés à Mirbeau. Son catalogue, d'environ 800 pages, est consultable sur

Internet (site de la B.U. d'Angers : <http://buweb.iniv.angers.fr/EXTRANET/OctaveMirbeau>), ainsi que 800 articles de Mirbeau, qui ont été numérisés.

**Pour adhérer à la Société Octave Mirbeau,  
qui donne droit aux *Cahiers Octave Mirbeau* ,  
adresser un chèque de 31 euros (15,50 pour les étudiants)  
au siège social de la Société Octave Mirbeau,  
10 bis rue André Gautier, 49000 - ANGERS  
[michel.mirbeau@free.fr](mailto:michel.mirbeau@free.fr)**